



**André Comte-Sponville, Petit traité des grandes vertus,
(Paris: Presses Universitaires de France, 1995),
réédition en format de poche aux éditions :
www.editionspoint2.com, 2011.**

Angèle Kremer Marietti

Les éditions point2 ont inauguré un format original, tenant dans le creux de la main, dont bénéficie ce traité de Comte-Sponville, récompensé du Prix La Bruyère de l'Académie française et déjà traduit en vingt-quatre langues. C'est dire le succès de ce petit livre de 631 pages !

Et, nous confirmant dans le jugement de clarté et de distinction porté de manière générale sur la pensée du philosophe Comte-Sponville, une revue est accomplie des principales vertus dénombrables, finement analysées par l'auteur et effectivement dénombrées: elles sont dix-huit. De la politesse initiale à l'amour final, sont approfondies des notions plus qu'aimables dont chacun de nous peut souhaiter sincèrement la réalisation, en passant par la fidélité, la prudence, la tempérance, le courage, la justice, la générosité, la compassion, la miséricorde, la gratitude, l'humilité, la simplicité, la tolérance, la pureté, la douceur, la bonne foi, et même l'humour...sans oublier l'amour et la politesse! L'amour et la morale ayant partie liée...

Mais l'enseignement de la vertu se faisant par l'exemple, de l'aveu même de l'auteur, pourquoi un traité? Tout simplement parce qu'il faut «essayer de comprendre ce que nous devrions faire, ou être, ou vivre, et mesurer par-là, au moins intellectuellement, le chemin qui nous en sépare.» Livre de morale pratique et vivante, il s'agit avant tout d'un livre de morale. Du minimum, la politesse, à l'amour, un maximum, la vertu, ainsi délimitée, est plurielle, prête à être pratiquée, travaillée et vécue utilement pour le bien de tous.

Aucune vertu n'est naturelle, nous avertit l'auteur. Mais comment faire sans apprendre? «Comme la nature imite l'art, la morale imite la politesse, qui l'imite». Même l'apparence du bien a sa valeur! Le «bon usage» ne concerne pas que la grammaire, mais pourrait concerner aussi un manuel de savoir-vivre. Le savoir-vivre n'est, certes, pas la vie et la politesse n'est pas la morale, elle ne suffit pas...

Une vertu isolée risque d'être fort insuffisante, si elle ne se double pas et si elle ne se fortifie pas de la fidélité à elle-même : comme l'explicite clairement Comte-Sponville, une vertu doit se fidéliser pour être elle-même pleinement, car «que serait la justice sans la fidélité des justes?». De même pour la vérité ! Vertu de

mémoire, telle est la fidélité. Et il y a une fidélité de la pensée. Et la philosophie est une «fidélité extrême de la pensée» (p.55). Être fidèle n'implique cependant pas l'exclusivité. Aimer le présent n'implique pas de trahir le passé, de l'oublier.

Au-delà de la politesse et de la fidélité, la prudence s'impose mais n'est-elle pas trop avantageuse pour être morale ? En réalité, prudence n'est autre que bon sens au service de bonne volonté: sans régner, elle gouverne parce qu'elle anticipe, donc elle est temporelle, mais aussi temporisatrice. *Providere* est à l'origine de *prudentia* (Cicéron) qui est également la *phronèsis* des Anciens c'est-à-dire «vertu du risque». De prudence, aucune vertu ne saurait se passer ! En tout cas, saint Augustin a vu que «la prudence est l'amour qui sépare avec sagacité ce qui lui est utile et ce qui lui est nuisible» (p.79). Mais Comte-Sponville précise: «Il est imprudent de n'écouter que la morale et il est immoral d'être imprudent» (p.81). Car «il ne s'agit pas de jouir moins, mais de jouir mieux» (p.84). C'est-à-dire de pratiquer la tempérance, une vertu pour tous les temps. Celle du sage épicurien, «le coeur content de peu», proche de l'humilité.

Si la lâcheté est égoïste, le courage, pourtant universellement admiré, n'est cependant pas toujours une vertu. Mais il existe un courage, fondement de toutes les vertus, la *fortitudo* thomiste (*Somme théologique*, II a II ae, qu. 123, art. 2), vertu cardinale, reconnue par Aristote (*Ethique à Nicomaque*, II, 3, 1105, a 32). Capacité d'affronter la peur, le courage est une décision, un acte singulier, personnel, présent, lié à la volonté. Il peut être lucidité, c'est-à-dire à l'égard du vrai. Mais courage n'est pas témérité.

Que seraient prudence, tempérance et courage sans justice ? Égalité et légalité, la justice demeure cependant incertaine. En effet, écrit Comte-Sponville derrière Aristote, «ce n'est pas la justice qui fait les justes; ce sont les justes qui font la justice» (p.142). Touchant autant à la politique qu'à la morale, la justice commandant l'égalité de traitement des humains entre eux, implique de se mettre à la place de l'autre. Rawls imagine «le voile d'ignorance» sur la position, afin de favoriser un altruisme qui serait sans cela fort improbable et de court-circuiter l'égoïsme, mais surtout afin de garantir l'équivalence des droits, «à chacun son droit». Toutefois la justice ne saurait être remplacée, dans certains cas, ni par la douceur ni par la compassion, comme le proposait Hume imaginant des individus sans défense (*Enquête sur les principes de la morale*, III, 1), alors que pour Lucrèce, au contraire, la justice était nécessaire envers les «faibles», même si douceur et compassion pourraient s'y ajouter.

Attribuer «à chacun le sien» restant insuffisant, peuvent s'y adjoindre la *générosité*, vertu du don, la *compassion* (*misericordia*), selon Spinoza «l'amour en tant qu'il affecte l'homme de telle sorte qu'il se réjouisse du bonheur d'autrui et s'attriste de son malheur» (*Ethique*, III, déf.24), ou encore la dite miséricorde ou vertu du pardon, qui est joie et amour.

La véritable humilité, pour Kant, est un devoir, c'est-à-dire «le sentiment de son peu de valeur morale en comparaison avec la loi» (*Doctrine de la vertu*, II, §.11); elle n'est pas humiliation. Néanmoins, pour Comte-Sponville, «l'homme humble est athée de soi,

comme l'incroyant l'est de Dieu» (p.317). On peut remarquer que l'humilité manque de *simplicité*; celle-ci est le contraire de la duplicité, de la complexité et de la prétention.

La simplicité comme transparence, absence d'affectation, de semblant, en même temps qu'oubli de soi: à la fois vertu des sages et sagesse des saints. Mais est-ce pour autant jouir d'une quelconque tolérance? Une tolérance universelle serait moralement condamnable et même contradictoire, nous avertit Comte-Sponville (p.342). La tolérance des intolérants serait auto-destructive. Aussi existe-t-il une «casuistique de la tolérance» (selon Jankélévitch) comme un problème majeur de nos démocraties dont les incertitudes valent mieux que les certitudes d'un totalitarisme. À la tolérance conduisent humilité et miséricorde.

On peut reconnaître l'évidence et le mystère de la *pureté* qui est «amour sans convoitise» (p.390) mais nullement continence, pudibonderie ni chasteté. En fait, l'amour peut *purifier* l'amour. Et ce qui ressemble à l'amour, plus que la générosité et la compassion, c'est la douceur qui refuse de faire du mal et rend généreux. La douceur peut s'ajouter à la pureté. Douceur et amour sont impossibles pour l'hystérique, pris par le narcissisme, l'agressivité, la conquête. Cette «gentillesse des manières» qu'est la douceur est une vertu à part entière pour Aristote, «le juste milieu» entre l'homme colérique et l'homme servile. Toutefois, on ne peut ériger la douceur en système, mais peut-être la bonne foi, si cela était possible !

Une sincérité transitive et réflexive, une fidélité au vrai, une ouverture du cœur, telle est la bonne foi qui résiste à la vantardise et qui surtout est l'apanage de l'homme libre (pour Spinoza). La bonne foi s'oppose au mensonge; mais ce dernier est parfois moral dans certaines circonstances, et il arrive même qu'il devienne un devoir quand il s'agit de sauver la vie d'un être humain. Par contre, la mauvaise foi, «mensonge à soi» (Sartre), est la trahison d'un individu envers sa conscience alors qu'on a à être ce que l'on est. Mais, au fond, nous rappelle Comte-Sponville, «la bonne foi n'est pas autre chose que l'amour de la vérité» (p.441). La bonne foi peut mener à l'humour, comme la mauvaise foi mène à l'ironie!

Et l'humour est une vertu en même temps qu'une désillusion joyeuse! Alors que l'ironie est une arme qui peut tuer, l'humour mène à l'humilité et peut guérir: c'est même «une conduite de deuil» (p.454). Le moi s'y libère et se sublime. «Humour, c'est amour; ironie, c'est mépris» (D.Noguez). L'humour naît dans l'entre-deux du vacillement ou de l'explosion du sens, ou encore de l'évanescence du geste. Mais l'humour peut trahir sa vocation, quand Kierkegaard y voit une «falsification», une «rétractation», une «révocation», puisqu'il cache toujours une «douleur cachée» (*Post-scriptum*, VII, 144).

On aime ce qu'on désire et ce qu'on ne choisit pas: autrement dit, l'amour ne se commande pas (p.469); il se situe «par-delà le devoir et l'interdit» (p.470) et Comte-Sponville ajoute: «presque toujours et c'est tant mieux!» Nous aimons être aimés. L'amour (comme l'éducation) peut conduire à la vertu, et, sans l'amour, que resterait-il de nos vertus? La fusion de l'étreinte amoureuse, telle que dépeinte par Lucrèce comme jamais atteinte, est source d'amertume, sinon de tristesse; mais la dualité elle-même ravit. Platon a partiellement raison d'affirmer que «l'amour aime ce dont il manque et qu'il ne possède pas» (*Le Banquet*, 201 b) et, pour posséder toujours, emprunte soit la voie de la procréation, soit la voie de la

création, par l'art ou la famille, l'amour des enfants ou l'amour de la gloire. Certes, l'alternative platonicienne demeurerait si nous ne désirions pas ce que nous avons, si nous n'étions pas comblés, s'il n'y avait pas d'amour heureux! Car l'humanisme de Comte-Sponville ausculte jusqu'au tréfonds des cœurs et nous fermons ce petite traité des grandes vertus par l'annonce de la jouissance du bonheur, le seul Dieu étant un Dieu d'amour !